

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve.

Remarques importantes

- Présenter sur la copie en premier lieu le résumé de texte et en second lieu la dissertation.
- Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la correction de la forme (syntaxe, orthographe), de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.
- L'épreuve de Rédaction comporte obligatoirement deux parties : un résumé et une dissertation. Résumé et dissertation ont la même notation et forment un ensemble indissociable.

Partie I - Résumé de texte

Résumez en 250 mots environ le texte suivant. Un écart de 10 % en plus ou en moins sera toléré, mais le nombre de mots utilisés devra être très précisément indiqué à la fin du résumé.

Le cannibalisme est chose originellement humaine. Pratiqué dès la pré-histoire, il existe encore dans de nombreuses peuplades archaïques, que ce soit l'endo-cannibalisme (cannibalisme des funérailles) ou l'exo-cannibalisme (dévoration des ennemis). Si nous faisons abstraction du cannibalisme de famine (cannibalisme des naufragés du radeau de la Méduse, cannibalisme de l'état de siège, etc.), l'exo-cannibalisme et l'endo-cannibalisme ont tous deux une signification magique : appropriation des vertus du mort. L'endo-cannibalisme est de plus un des moyens les plus sûrs d'éviter la décomposition horrible du cadavre. Mais nous voulons surtout insister sur l'aspect «barbare» du cannibalisme, le meurtre suivi de consommation, c'est-à-dire l'absence du «respect de la personne humaine» (comme dit le jargon moraliste) qu'il manifeste. Il y a paradoxe entre le mépris anthropophage de l'individu et notre donnée anthropologique qui est affirmation de l'individu. Mais nous pouvons entrevoir l'éclaircissement du paradoxe. En effet, le cannibale témoigne de la régression absolue de l'instinct de protection spécifique. Si «les loups ne se mangent pas entre eux», les hommes, eux, se dévorent à belles dents, et le cannibale ne répugne pas à la chair de son confrère en humanité.

Ce n'est pas sous la pression de l'«espèce» que le cannibalisme va se résorber au cours de l'histoire (puisqu'au départ cet instinct spécifique de protection

est absent), mais au fur et à mesure que l'homme sera en principe reconnu comme individu, c'est-à-dire comme «valeur». Alors le tabou de protection qui était celui de l'espèce, se fixant sur l'individu, se répandra sur la collectivité humaine, mais en tant que conquête de l'individualité.

Entre la décadence préhistorique de l'instinct spécifique et la promotion de l'individualité comme valeur incontestable, il y a une brèche mortelle. La brèche cannibale n'est pas la seule ; une autre, énorme, béante, reste toujours ouverte au flanc de l'espèce humaine : le meurtre, dont l'exo-cannibalisme est un des aspects.

Le meurtre, qui contredit si violemment en apparence «l'horreur de la mort», est un donné humain aussi universel qu'elle. Humain parce que l'homme est le seul animal qui donne la mort à son semblable sans obligation vitale : si la trace du premier «crime» préhistorique connu est beaucoup plus récente que celle de la première tombe, ce misérable crâne fracassé par le silex témoigne à sa manière de l'humain. Universel parce qu'il se manifeste dès la préhistoire, parce qu'il se perpète durant toute l'histoire, exprimant la loi (talion, châtiement), encouragé par la loi (guerre), ou ennemi de la loi (crime). Que de crânes fracassés depuis le premier «meurtre». On pourrait reprendre à cette occasion ce que nous avons déjà dit de la sépulture. Aux frontières du no man's land le meurtre apparaît, passeport taché de sang, comme un phénomène à ce point humain que la Bible, avec le crime de Caïn, en fait le premier fait divers de la famille terrestre, et que Freud y voit l'acte originaire de l'humanité (assassinat du père par les fils, dans la horde primitive).

De même qu'il existe un cannibalisme de famine, il est un meurtre de nécessité, déterminé par le «struggle for life» darwinien, que ce soit la lutte pour la nourriture, ou la lutte de vie ou de mort que se font deux collectivités. Par ailleurs le meurtre-défense de la cité, qui frappe le criminel, le traître ou l'ennemi, répond à l'impératif du groupe et échappe pour le moment au problème que nous posons : il pose le paradoxe de la société qui se comporte tantôt en «espèce», tantôt en instrument de l'individu. Nous examinerons plus loin ce paradoxe.

Mais même déjà dans la guerre, le meurtre va au-delà de la nécessité, ce qui apparaît dans l'hécatombe effrénée des vaincus, femmes et enfants mêlés, et les voluptés du massacre et de la torture à mort. Que le meurtre soit une chose de colère, de furie, voire de folie, lorsque les légionnaires enragés pénètrent dans Corinthe ou dans Numance, qu'il soit au contraire une décision glacée lorsque l'empereur byzantin fait exécuter ses prisonniers bulgares, qu'il soit à la fois lucide et fou lorsque Néron voit périr les chrétiens sous la griffe des fauves, qu'il soit enfin l'industrie clef de l'univers hitlérien, il nous révèle un acharnement,

ou une haine, ou un sadisme, ou un mépris, ou une volupté de tuer c'est-à-dire une réalité proprement humaine.

Que la violence de la haine puisse se traduire par la torture à mort et le meurtre, voilà qui nous révèle sans peine que le tabou de protection de l'espèce ne joue plus. Le meurtre, c'est la satisfaction d'un désir de tuer que rien n'a pu arrêter. Mais ceci n'en est que la face négative. La face positive, ce sont les volupté, mépris, sadisme, acharnement, haine, qui traduisent une libération anarchique mais véritable, des «pulsions» de l'individualité au détriment des intérêts de l'espèce.

Ces pulsions ne sont pas qu'agressivité biologique incontrôlée. Le meurtre, c'est non seulement la satisfaction d'un désir de tuer, la satisfaction de tuer tout court, mais aussi la satisfaction de tuer un homme, c'est-à-dire de s'affirmer par la destruction de quelqu'un. Cet au-delà de la nécessité du meurtre manifeste l'affirmation de l'individualité meurtrière par rapport à l'individualité meurtrie. Freud a cliniquement mis en lumière l'existence des «souhaits de mort» que l'enfant nourrit à l'égard de ses parents et des personnes qui lui déplaisent. Nous pouvons en inférer qu'un processus fondamental de l'affirmation de l'individualité se manifeste par «le désir de tuer» les individualités qui entrent en conflit avec la sienne. À la limite, l'affirmation absolue de son individualité appelle la destruction absolue des autres. Et c'est bien là la tentation néronienne des rois et des puissants, comme celle des SS concentrationnaires, qui ressentent comme une insulte la simple existence d'une tête qui ne leur revient pas et la suppriment.

Aussi le processus d'affirmation de l'individualité, au cours de l'histoire, a un aspect atrocement barbare, c'est-à-dire meurtrier. Ce que Hegel avait dégagé d'une façon spéculative, dans sa *Phénoménologie de l'Esprit*, comme moment fondamental de la conscience de soi. L'irruption de la «conscience de soi» c'est l'irruption du «désir de la reconnaissance», du prestige, de l'honneur, de la «volonté de puissance», de l'orgueil. Et ce désir va se heurter à celui des autres consciences de soi dans une lutte à mort.

Selon Hegel, la victoire qui suit le duel à mort apparaît dérisoire à la conscience de soi triomphante, puisque le mort, qui n'est plus rien, ne peut reconnaître la souveraineté de son vainqueur. D'où la vie sauve au vaincu, mais qui deviendra esclave. La servitude va en effet comporter les effets civiques du meurtre : le vaincu sera désormais «mort» à l'affirmation individuelle, mais ce cadavre vivant, quoique réduit à l'état d'outil animé, aura juste ce qu'il faudra d'individualité pour reconnaître son néant et la souveraineté du maître. Et effectivement les maîtres sont toujours suivis de sous-individualités : esclaves,

bouffons, flagorneurs, poètes à gages, courtisans... grotesques morts-vivants dont la présence satellite témoigne du soleil. [...]

La décadence des instincts de protection spécifique et l'irruption orgueilleuse de l'individualité impliquent donc la barbarie, c'est-à-dire le meurtre. Dans son affirmation barbare l'individu est libre par rapport à l'espèce ; peut-être est-ce là le sens de la mystérieuse phrase de Hegel : «La liberté c'est-à-dire le crime».

Edgar Morin *L'homme et la mort*
Seuil 1951 ; réédité Points Seuil 1970
Chap 4, p. 77-82.

Partie II - Dissertation

Votre devoir devra obligatoirement confronter les trois œuvres et y renvoyer avec précision. Il ne faudra en aucun cas juxtaposer trois monographies chacune consacrée à un auteur. Votre copie ne pourra pas excéder 1200 mots mais un décompte exact ne sera pas exigé.

La lecture des trois œuvres au programme permet-elle de répondre à cette question : l'humanité a-t-elle comme fondement la reconnaissance de l'homme comme individu, c'est-à-dire comme «valeur» ?